

# IMMANENCE ET COGNITIVISME UN DÉBAT ÉPISTEMOLOGIQUE AUTOUR DE LA SÉMANTIQUE COGNITIVE

Sémir BADIR  
Université de Liège

(Texte inédit)

## SOMMAIRE

- [1. Cognition et objet linguistique](#)
- [2. Premier cas d'analyse \(Langacker\)](#)
- [3. L'épistémologie cognitiviste](#)
- [4. Deuxième cas d'analyse \(Winters\)](#)
- [5. Troisième cas d'analyse \(Hill\)](#)
- [6. Conclusions](#)

## 1. Cognition et objet linguistique ▲

L'influence de la raison pratique sur la raison pure n'est pas un phénomène nouveau. De tout temps, science et technique ont été liées. Ce lien, cependant, selon qu'il fut direct ou indirect, permettait jusqu'alors de répartir en deux catégories les investigations scientifiques. Comme seule la nature était asservie aux besoins de l'industrie, on pouvait établir une distinction d'ordre pratique entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme. Mais, depuis que l'industrie a imaginé d'employer les ressources " naturelles " de l'être humain lui-même, il semble que la frontière entre sciences de la nature et sciences de l'homme se soit estompée, depuis la biogénétique jusqu'aux recherches en intelligence artificielle.

Les sciences cognitives, dont le programme est explicitement interdisciplinaire, offrent une concrétisation de cette évolution. Et, notamment, c'est la rentabilité de leurs applications dans les recherches en informatique et en intelligence artificielle qui doit jauger, *in fine*, des progrès réalisés par les recherches cognitives.

Les sciences cognitives n'en connaissent pas moins une certaine identité : elles se rassemblent supposément autour d'un objet " nouveau " : la *cognition* .

La cognition a une assise substantielle : c'est le cerveau (*brain* , en anglais). Elle a également une assise formelle : l'esprit, ou la pensée (*mind* ). L'assise substantielle est l'objet des neurosciences, dites *connexionistes* . L'assise formelle est l'objet des " sciences sociales ", que sont pour les cognitivistes la psychologie, l'anthropologie culturelle, *et* la linguistique; ces disciplines développent un cognitivisme *symbolique* . L'Intelligence Artificielle se nourrit à ces deux sources, la connexioniste et la symbolique, en visant une maximalisation du rendement technique de l'informatique.[\[ 1 \]](#)

L'objet de langage doit trouver, dans la description qu'on peut en faire, à se connecter avec les *schémas cognitifs*. En ce sens, la linguistique cognitive ne peut pas être immanente. Sa théorisation, quelle qu'elle soit, est tendue, non par une recherche de spécificité de son objet, mais au contraire par sa participation à l'objet interdisciplinaire qu'est la " cognition " humaine et artificielle.

Mais la référentialisation à la cognition n'implique pas d'épistémologie déterminée; c'est le contraire qui est vrai : une épistémologie permettra de donner un statut à la référentialisation cognitive telle qu'elle est réalisée par les travaux de linguistique cognitive. Or, il appert que la diversité de ces travaux, dont nous proposons un échantillon dans les pages qui suivent, montre que la linguistique qui entend se définir par la référentialisation de ses objets à la cognition cherche encore à se constituer sur le plan épistémologique.

### *Un choix épistémologique*

De fait, quant à l'opposition de l'immanence et de la référence, la linguistique cognitive a le choix entre au moins deux positions épistémologiques.

Ou bien, une linguistique est un point de vue spécifique sur un objet non spécifique. En l'occurrence, il s'agit dans cette optique de constituer la linguistique cognitive comme l'analyse de formes symboliques (au sens commun du terme) telles qu'elles réfèrent à l'organisation de structures mentales réelles — ce dont on ne peut comprendre la possibilité que si l'on ajoute que, dans ce cas, lesdites formes symboliques constituent un donné spécifié *a priori* (des *textes*, ou des *énoncés verbaux*, spécifiés d'office, face aux autres objets du monde réel, par une caractéristique matérielle). La linguistique cognitive est alors spécifiée par le donné à partir duquel elle constitue un objet d'analyse non spécifique. Nous appellerons la position épistémologique qui se découvre ainsi le *cognitivisme*, bien qu'on admette que tout ce qui se désigne par ce terme ne présente pas dans la réalité une telle cohérence.

Ou bien, non seulement la linguistique n'a pas d'objet spécifique, encore n'a-t-elle elle-même aucune spécificité; elle est alors une partie, plus ou moins délimitée, au sein de la psychologie cognitive. En ce cas, l'analyse psychologique pourrait très bien retrouver à son propre compte l'immanence refusée à sa partie linguistique, moyennant la disparition de la linguistique comme discipline.

### ***L'épistémologie sémiotique***

Parce qu'il est très attaché au statut interdisciplinaire de ses recherches [2], le cognitivisme n'a jamais véritablement examiné la possibilité d'une telle uniformisation. S'il le faisait, et si l'on faisait quant à nous abstraction des déterminations à la fois historiques, géographiques et institutionnelles qui permettent de les séparer, on s'apercevrait peut-être qu'entre celui-ci et la sémiotique ne subsiste plus qu'une différence terminologique : ce que les cognitivistes appellent *cognition*, les sémioticiens l'appellent *langage*. (À condition toutefois que, dans l'examen de cette possibilité d'uniformisation, le cognitivisme ait su convaincre que la cognition soit réellement un objet d'analyse. Car, dès lors qu'on la rebaptise, d'après une tradition plurimillénaire de la philosophie occidentale, *connaissance*, on en vient à douter que l'objectivité soit une caractéristique de la cognition.) [3]

Puisque les cognitivistes n'ont pas avancé jusqu'ici de propositions allant dans le sens de cette seconde possibilité épistémologique, nous nous en tiendrons à la considérer comme étant celle d'une tendance de la sémiotique, celle qui se réclame de Ferdinand de Saussure et de Louis Hjelmslev. Le trait épistémologique qui caractérise ladite théorie sémiotique consiste en un postulat de possibilité d'une analyse *immanente* de son objet — en l'occurrence, ces objets sont pour les sémioticiens des *langages* ou *systèmes sémiotiques*, dont les *langues* sont des cas particuliers.

Dans cette optique sémiotique, la linguistique cognitive n'est pas spécifique, ni n'a d'objet qui lui soit spécifique, tout simplement parce qu'elle réalise une partie non spécifique de l'analyse du langage telle que la prévoit la sémiotique.

Et, de fait, certains travaux réalisés dans le cadre des recherches cognitives, dont fait partie la troisième étude qui sera présentée dans la suite de ces pages, raisonnent en terme de description métalinguistique.

Pour le dire synthétiquement, la grande question que permet de poser les recherches cognitives n'est pas celle du choix entre une analyse immanente et une analyse référentielle du langage, mais bien celle du choix entre une analyse référentielle articulée avec une analyse immanente du langage et une analyse référentielle dont les fondements épistémologiques rendent impossible l'analyse immanente.

On se tournera donc vers des études cognitives appliquées à des objets linguistiques particuliers pour chercher à savoir, non pas tant quelle(s) épistémologie(s) y sont plébiscitées, mais plutôt quelles *possibilités* épistémologiques elles engagent.

### ***La sémantique cognitive***

Trois cas d'analyse cognitive seront successivement présentés. Tous trois ont fait l'objet d'une publication en traduction française dans le numéro de la revue *Communications* consacré à la sémantique cognitive (1991). Faute d'avoir pu nous faire une opinion par nous-même quant à leur représentativité vis-à-vis de l'ensemble des recherches menées sous cette bannière, nous nous rendons au jugement de Claude Vandeloise, qui a assuré la direction de ce numéro et a sélectionné ces études parce qu'elles ont été " mises à l'avant-plan de la recherche linguistique par cette nouvelle école " (1991 : 5).

Toutefois, on ne saurait les tenir pour parfaitement représentatives de l'ensemble des recherches de linguistique cognitive puisque en l'occurrence, ainsi que l'intitulé du numéro le précise, ce sont exclusivement des études de sémantique. Nous avons dû faire un choix. Seront par conséquent ignorées, dans ce chapitre, les recherches en perception automatique (de l'oral comme de l'écrit) et en traduction automatique, dont l'examen épistémologique, par rapport à la distinction admise par la linguistique structurale entre phonologie et phonétique, se montrerait également très intéressant. Bornons-nous à observer, avec Rastier, que

aucun système à l'heure actuelle ne traite l'interaction avec les autres niveaux linguistiques, et c'est pourquoi sans doute ce domaine d'application n'occupe encore qu'une place très secondaire dans les débats sur la cognition. (Rastier, 1991 : 51.)

Les études que nous avons sélectionnées nous ont paru en tout cas suffisamment contrastées les unes des autres pour servir au propos épistémologique qui nous occupe.

## 2. Premier cas d'analyse (Langacker) ▲

### *Exposé*

Ronald Langacker a présenté en 1987, dans un article consistant paru dans la revue *Language*, un essai de *définition notionnelle* des catégories syntaxiques du nom et du verbe. L'hypothèse de départ ouvre simplement la possibilité de cette définition, alors que la " tradition " juge que les catégories grammaticales ne peuvent être définies que sur des bases grammaticales. Précisons que dans le cadre anglo-américain la " tradition " désigne le générativisme orthodoxe de Chomsky.

Ces définitions sont précédées d'une présentation théorique de l'appareil terminologique employé, que nous commenterons ultérieurement afin de scinder plus aisément l'exposé de Langacker et notre commentaire critique.

" Dans une première approximation ", Langacker propose les définitions suivantes :

Un NOM désigne une RÉGION dans un domaine  
Un NOM COMPTABLE désigne une région BORNÉE dans un domaine. (1987 : 110.)

Dans un premier temps, on ne trouve pas de définition des termes définissants. Concernant le *domaine*, juste peut-on lire que

J'utilise PRÉDICAT pour désigner les structures sémantiques (quelle que soit leur dimension); celles-ci sont caractérisées par des DOMAINES COGNITIFS. Certains domaines sont PRIMITIFS dans la mesure où ils sont cognitivement irréductibles — par exemple, notre expérience du temps et de l'espace, ou des champs de possibilités perceptuelles tels que l'ensemble potentiel des sensations de couleur. Cependant, la plupart des domaines linguistiquement significatifs ne sont pas primitifs et impliquent des structures cognitives de complexité indéterminée. (1987 : 106.)

Les domaines semblent donc résulter d'une répartition des expériences en fonction d'un paramètre logique ou psychologique d'homogénéité.

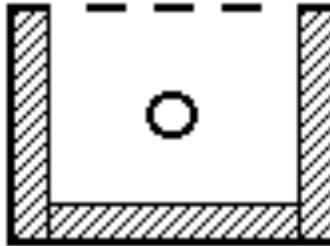
C'est l'exemplification qui doit suppléer aux définitions des définissants. Par la suite, des schématisations viennent prendre le relais. La définition des noms comptables trouve à s'illustrer la première. Ainsi,

Il est raisonnable de définir *moment*, *instant* et *période* comme des noms qui désignent des régions bornées dans le temps.  
[...]  
Un *bip* évoque à la fois le temps et la fréquence et est borné dans les deux domaines; il doit être très court et il doit, à un certain degré, s'approcher d'une tonalité pure.  
[...]  
[Certains noms comptables] désignent plutôt des régions limitées dans des domaines non primitifs constitués par des modèles abstraits [...] Le domaine pour des termes comme " *do* " *majeur*, " *si* "

*mineur* ou *fa* n'est pas le domaine fondamental des fréquences lui-même, mais plutôt la gamme musicale construite en référence à ce domaine.

[...]

La frontière impliquée par un nom comptable peut, à la limite, être entièrement virtuelle : elle est mentalement construite plutôt qu'observée. [...] Des noms pour les contenants (*pot, marmite, cuve, bac, boîte*, etc.) sont fréquemment analysés avec une frontière qui permet l'usage de *dans* pour la configuration de la figure [ci-dessous].



(1987 : 110-114, *passim*.)

Par la suite, les noms comptables sont distingués des noms de masse :

Un NOM COMPTABLE désigne une région délimitée dans son domaine fondamental dans le champ du prédicat.

Un NOM DE MASSE désigne une région qui N'est PAS spécifiquement délimitée dans son domaine fondamental dans le champ du prédicat. (1987 : 118.)

Ces définitions ont été précédées par la définition d'une *région* :

RÉGION [...] ensemble d'entités reliées entre elles. Une région est DÉLIMITÉE (selon une certaine dimension) quand il y a une limite à l'ensemble des entités participantes. (1987 : 115.)

Enfin, quant au terme d'*entité* qui entre comme définissant dans la définition de région :

Le terme ENTITÉ est utilisé de manière aussi générale que possible, comme un terme couvrant tout ce que nous pouvons concevoir ou tout ce à quoi nous avons l'occasion de nous référer à des fins analytiques : choses, relations, sensations, interconnexions, points sur une échelle, portions du champ visuel, etc. (1987 : 116.)

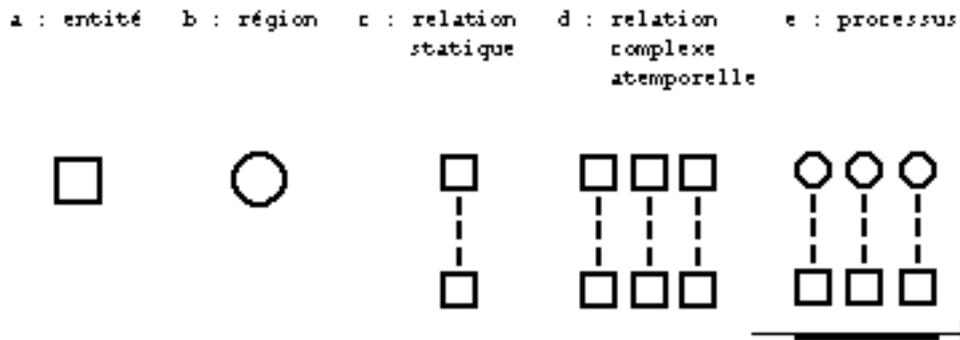
Des noms de masse sont, par exemple, *eau, colle, poussière, sable, provisions, mobilier*.

Viennent ensuite les concepts qui conduisent à la définition du verbe. Ces concepts sont successivement les *relations* et les *processus*.

Au niveau le plus général, les significations des expressions linguistiques se divisent en prédicats NOMINAUX et RELATIONNELS. Ces deux types ne diffèrent pas nécessairement par la nature de leur contenu intrinsèque (comparez *cercle* et *autour* ou *exploser* et *explosion*), mais plutôt par la manière dont leur contenu est cognitivement analysé et mis en profil. (1987 : 124.)

Parmi les relations, certaines sont temporelles, d'autres sont atemporelles. Les relations temporelles, ou *processus*, constituent selon Langacker la caractéristique sémantique des verbes.

Un tableau général présente l'ensemble de la classification.



Une région est un nom; une relation statique est désignée, par exemple, par *au-dessus* dans [Le chandelier est au-dessus de l'armoire] ou par *vite* dans [Timothy travaille vraiment vite]; une relation complexe atemporelle est illustrée par *le long de* dans la phrase [Le promeneur marche le long de la rivière]; un processus est un verbe.

Parmi les considérations secondaires, relevons deux ou trois qui nous intéresseront.

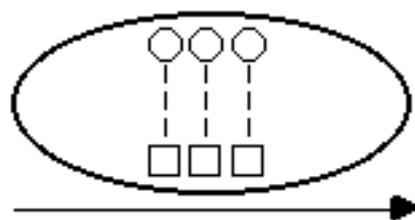
La première concerne le statut des participes et des infinitifs :

Bien qu'ils soient appelés " formes verbales non finies ", selon ma définition, ils ne sont pas des verbes; ils désignent plutôt des relations atemporelles. Néanmoins, ils dérivent des verbes, si bien que la relation mise en profil est caractérisée par rapport à un processus. (1987 : 134.)

Une seconde intéresse le statut des verbes auxiliaires.

Les verbes auxiliaires *être*, *avoir*, et, en anglais, *do* désignent des processus extrêmement schématiques. [...] *Être* a le caractère d'un processus [...] mais il ne s'agit que d'un " squelette " de processus, puisque les états qui le composent ne sont pas identifiés (si ce n'est par le fait qu'ils sont relationnels). Un adjectif, une préposition, un participe ou un infinitif doivent ajouter la " chair " au squelette, en désignant une relation configurationnelle [...]. (1987 : 137.)

Une troisième considération porte l'interrogation sur les noms abstraits (*explosion*, *promenade*, *amour*, *désir*,...). Leur définition subsume un processus par une région; elle correspond à une nominalisation et est schématisée de la façon suivante :



Langacker admet toutefois que certains noms abstraits ne sont pas dérivés de verbes et " posent des problèmes subtils " (1987 : 148).

### **Critique**

Les observations que nous voudrions produire à l'égard de cette recherche sont motivées par quelques questions d'ordre théorique : quel enseignement méthodologique peut-on dégager de l'essai de Langacker ? quel type de résultat entraîne-t-il ? quels présupposés épistémologiques sont-ils à l'œuvre ?

Les observations ci-dessous, moyennement agencées, effectuent un premier repérage. Les réponses aux questions qu'elles soulèvent trouveront leur forme définitive après l'exposition du second cas d'analyse.

— Dans l'étude de Langacker, pas le moindre usage n'est fait d'un traitement informatique des données. Il n'y a pas davantage d'allusion aux retombées éventuelles qu'elle pourrait connaître en IA.

— La méthodologie employée est quelque chose comme " l'inspiration ". Car si la psychologie cognitive semble pouvoir servir de cadre de référence, Langacker ajoute que

Demander que chaque point particulier et les conséquences qu'il implique soient motivés de manière évidente ou exiger que des preuves psychologiques indépendantes établissent la réalité cognitive de chaque élément de la théorie ne serait pas raisonnable (aucune théorie linguistique ne satisfait à de telles exigences). Les distinctions sémantiques traitées ici sont subtiles et expliquées en termes d'opérations cognitives auxquelles nous n'avons pas d'accès direct ou intuitif. (1987 : 105.)

Nulle vérification, qu'elle soit d'ordre scientifique ou même simplement de l'ordre de l'intuition ne peut confirmer le propos tenu. Seule compte, comme dans le plus pur formalisme (si loin de toute théorie formelle), la cohérence et l'exhaustivité de la description.[\[4\]](#)

— Les définitions recherchées ne sont pas, ainsi que l'ont tenté les psychologues cognitivistes, pensées en termes de *prototypes*.

J'affirme que TOUS les membres de la classe des noms (et non seulement ses membres centraux) exemplifient un schéma abstrait du nom cependant que les verbes élaborent un schéma abstrait du verbe. (1987 : 104-105.)

Les " schémas abstraits " des noms et des verbes sont donc conçus comme des formes invariables.

— Ce projet est démenti d'au moins deux façons.

Premièrement, par le développement de l'essai lui-même. En ce qui concerne les noms, les noms abstraits qu'on ne peut pas concevoir comme des nominalisations (tels que *science, art, esprit, moyen, dimension,...*) ne correspondent pas à la définition générique. En ce qui concerne les verbes, la définition de Langacker ne peut être maintenue qu'à condition de modifier à son gré la classe grammaticale des verbes. Ainsi, selon lui, l'infinitif ne fait pas partie de la classe des verbes; il est alors (trop) facile de conclure à la non-adéquation des infinitifs à la définition notionnelle des verbes.

Deuxièmement, les " schémas abstraits " des noms et des verbes, parce qu'ils sont le reflet de processus cognitifs, se doivent d'être universels. Ceci présuppose que la catégorisation syntaxique qui permet de distinguer le nom du verbe soit elle aussi universelle. Comme il n'en est évidemment rien, Langacker avance l'argument suivant :

Même si une langue n'a qu'une classe de racines qui fonctionnent tantôt comme nom, tantôt comme verbe, chaque racine adopte néanmoins les propriétés qui différencient une catégorie de l'autre selon la construction particulière dans laquelle elle est utilisée. Tout ce qui compte, c'est de savoir s'il y a des raisons de croire qu'une catégorisation est " primordiale " pour une expression donnée. (1987 : 105.)

Et, en effet, en poussant à un degré tel l'impossibilité de vérification des hypothèses, la seule question qui compte — parce que c'est la seule qui reste — est d'ordre métaphysique : y a-t-il des raisons pour donner une *origine* aux diverses représentations cognitives, telle que cette origine pourrait valoir *universellement* ?

Les propositions méthodologiques et épistémologiques sont ainsi entièrement subordonnées aux croyances métaphysiques qui alimentent la recherche.

— S'il est bien, dans cet essai, des références théoriques essentielles au but que s'est fixé Langacker, elles ne sont pas portées au questionnement. Ainsi, notamment, du bien-fondé de l'opposition syntaxe vs sémantique. Lorsque sémantique est synonyme de *notionnel*, comment faut-il au juste caractériser la syntaxe ? Bien que l'auteur ne semble pas avoir des vues très claires à ce sujet, sa conception de la langue correspond *grosso modo* à la conception médiévale du signe : *aliquid pro aliquo*. La langue est un jeu de *symboles* où viennent *s'incarner* des *images* notionnelles :

Les images fixées par convention, incarnées par les unités symboliques d'une langue (à la fois lexicalement et grammaticalement), sont cruciales pour la valeur sémantique de ces dernières. (1987 : 107.)

Dans la terminologie hjelmslevienne, on dirait que pour Langacker la langue a une forme spécifique d'expression (elle *est* cette forme), mais non de forme spécifique de contenu. Quant à la manifestation dans une substance, — l'*exemplification*, disent les cognitivistes, — elle est nécessairement linguistique; les "valeurs syntaxiques" ou "grammaticales" y dépendent de la formalisation spécifiquement linguistique tandis que la formalisation des "valeurs sémantiques" (c'est-à-dire des significations linguistiques) *réfère* à un système non spécifique à la langue observée.

L'essai de Langacker est entièrement motivé par cette dichotomie de la syntaxe et de la sémantique. S'il prétend possible de définir sémantiquement le nom et le verbe, c'est parce que

Le jugement de la doctrine linguistique contemporaine à ce sujet est catégorique et sans équivoque négatif. En conséquence, les auteurs de textes scolaires se sentent obligés de démolir le point de vue opposé, jugé naïf, et de démontrer que les catégories grammaticales doivent être définies sur des bases grammaticales plutôt que notionnelles. (1987 : 103. [\[5\]](#))

— Or, quand même on se mettrait d'accord avec l'auteur sur tous les axiomes et croyances métaphysiques qui gouvernent sa réflexion, on pourrait encore objecter, sur la seule remise en cause de la caractérisation de l'opposition syntaxe *vs* sémantique, que son effort définitionnel est nul et non avvenu pour la simple raison que verbe et nom sont *déjà* des définitions notionnelles de catégories grammaticales. En effet, si l'on considère que les expressions linguistiques sont des symboles permettant de manifester des "images cognitives", force est d'admettre que les expressions *verbe* et *nom* sont elles-mêmes les "incarnations" d'une de ces images, puisque ce ne sont pas leurs propres manifestations (ou exemplifications) qui peuvent être dotées de la valeur sémantique associée à cette image, mais bien, comme Langacker les utilise tout naturellement, les manifestations des noms et des verbes particuliers qu'ils désignent.

Pour le dire en des termes moins paradoxaux, les termes spécifiquement métalinguistiques, qu'on considère que leur formalisation soit elle-même spécifiquement métalinguistique, ou qu'on entende au contraire que leur formalisation réfère à une quelconque structure cognitive, ne peuvent pas ne pas avoir eux-mêmes de contenus sémantiques. De fait, dans la linguistique hjelmslevienne, la syntaxe réalise une analyse de contenu. Ce n'est donc pas, contrairement à ce que Langacker présuppose, le "notionnel" ou le "cognitif" qui permettrait de dissocier la syntaxe de la sémantique.

Dès lors, pour que les "contenus notionnels" proposés par Langacker puissent passer pour des définitions, il faut qu'ils développent une périphrase. Une définition, en effet, pour accroître la tautologie, doit toujours comporter au moins une notion supplémentaire par rapport à la ou les notions définies. Tel n'est pas le cas des définitions de Langacker : le nom est une *région*, le verbe est un *processus*, et rien n'indique que ces notions trouvent à s'opposer au sein d'une classe. [\[6\]](#)

Aussi peut-on estimer que le seul mérite à relever de la substitution des termes *verbe* et *nom* par ceux de *région* et *processus*, bien qu'ils ne soient pas entièrement équivalents, est de "rendre vigueur" à des notions dont le contenu sémantique s'est peu à peu délité. *Région* et *processus* permettent de "redécouvrir" que *nom* et *verbe* ont — depuis toujours — un contenu sémantique.

### 3. L'épistémologie cognitiviste ▲

Laissons là l'examen de cet article qui n'en méritait à vrai dire sans doute pas tant (si ce n'est pour la raison que son auteur passe pour l'un des représentants les plus en vue de la linguistique cognitive, auteur d'une synthèse théorique intitulée *Foundations of Cognitive Grammar. Vol. 1 : Theoretical Prerequisites* [1987]). Et disons en résumé que, sur le plan épistémologique, il est clair que chez Langacker l'analyse référentielle ne peut pas composer avec une analyse immanente du contenu linguistique. Du reste, qu'une analyse sémantique puisse être immanente, c'est ce dont Langacker n'envisage même pas la possibilité. La question de l'immanence, pour lui, ne peut concerner que la syntaxe, c'est-à-dire les catégories de l'expression linguistique; et c'est cette immanence-là qu'il s'efforce de récuser : les catégories grammaticales dans lesquelles la linguistique "traditionnelle" aurait

localisé une spécificité linguistique renvoient selon lui, dans leur " caractérisation finale ", à l'organisation " plus générale " de la cognition.

Il ne s'agit évidemment pas d'une opinion personnelle. Nombre de cognitivistes singularisent et valorisent leur approche du domaine couvert par la linguistique en se fondant sur les mêmes présupposés. Leur opposition la plus nette est réservée en ce cas aux descriptions linguistiques qui approchent le langage dans son autonomie; et l'autonomisation du langage est par eux assimilée — mais il faut reconnaître que les cognitivistes ne sont pas les seuls à faire cette assimilation — à l'analyse immanente.

### *Autonomie et immanence*

Claude Vandeloise, dans le numéro de *Communications* susmentionné, consacre son article à la mise au point de cette opposition :

Face aux théories orthodoxes de la linguistique contemporaine (le structuralisme et la grammaire générative), la grammaire cognitive risque de paraître à la fois anarchiste et réactionnaire. Anarchiste — certains diront obscurantiste —, parce qu'elle refuse d'accepter *a priori* les postulats sur lesquels sont fondés ces deux théories : l'autonomie de la langue et l'indépendance de ses modules (en particulier, la syntaxe et la sémantique); réactionnaire, parce que, en se rapprochant ainsi du sens commun, elle rejoint certaines croyances des approches préstructuralistes (" préscientifiques ") du langage.

[...]

L'alternative reste donc ouverte entre une linguistique autonome ou interne et une linguistique externe liée à nos facultés cognitives générales et à la connaissance du monde. (1991 : 69)

La sémiotique, en ouvrant une *troisième* possibilité épistémologique, où immanence et référence sont articulées comme versants linguistique et métalinguistique de l'analyse du langage, permet de dépasser cette alternative et renvoie dos à dos le " structuralisme " (en réalité : *certaines* formes de structuralisme, dont la linguistique fonctionnelle de Martinet) et la grammaire cognitive.

De fait, opposer les diverses approches linguistiques en fonction de la question de l'autonomie de la langue, c'est présupposer que ce qui tranche la question c'est la substance même du langage. Or, nous l'avons vu, c'est mal poser le problème. Car, ce qui est spécifique dans l'analyse du langage, c'est la forme : un objet *en tant qu'*il est objet d'analyse. Dès lors, le langage ne *doit* pas faire l'objet d'une description autonomisante (il n'y a donc pas, dans la théorie sémiotique, de postulat *a priori* à ce sujet), parce que rien ne peut indiquer dans sa substance que cette description lui sera adéquate. Par contre, le langage *peut* faire l'objet d'une description autonomisante (le postulat est épistémologique); mais cette possibilité est adéquate aux seules conditions, premièrement, que cette description résulte d'une analyse *première* par rapport aux autres analyses du langage [7], deuxièmement, qu'elle-même ne soit pas considérée comme spécifique, c'est-à-dire qu'elle ne puisse pas valoir pour l'objet d'analyse. L'analyse immanente du langage, telle que la prévoit la théorie sémiotique, conduit à cette description en construisant, à partir des textes du langage, un objet autonome et spécifique : la langue. Mais la possibilité est également laissée à une analyse référentielle de constituer un ou plusieurs objets d'analyse qui seront considérés comme non spécifiques par rapport à l'objet de la première analyse (et c'est ce rapport qui caractérise l'analyse référentielle comme *secondaire*).

On le voit, la question de l'autonomie n'est pas liée à l'analyse immanente. Elle le serait si l'immanence s'appliquait au *donné*, c'est-à-dire aux textes de langage, au lieu de s'appliquer, comme le prévoit la théorie sémiotique (et comme elle est appliquée dans bon nombre de travaux structuralistes), sur l'*objet d'analyse* qu'est la langue.

L'autonomie du donné linguistique est en réalité corrélatrice d'une description en termes d'invariables. En effet, considérer que les textes linguistiques peuvent être autonomisés, c'est attribuer *a priori* à ces textes une homogénéité et une identité que seule l'analyse est habilitée à déterminer. Muni d'un tel *a priori*, il serait évidemment absurde de ne pas déterminer l'analyse de façon à ce qu'elle dégage prioritairement des invariables.

Or, à tout le moins, remarquons à titre de symptôme que le compliment d'autonomie peut être en ce cas retourné aux cognitivistes eux-mêmes. C'est ce que Rastier ne s'est pas privé de faire, avec d'excellentes raisons. Il lui suffit pour cela de regrouper grammaire générative et grammaire cognitive, de manière à les opposer toutes deux au structuralisme [8] :

comme l'IA est une technologie, elle formule des exigences, conformément à ses objectifs. [...] L'informaticien se tourne naturellement vers les théories linguistiques qui se prêtent le mieux à l'implantation informatique. Celles qui conçoivent les règles linguistiques comme les règles de langages formels seront alors privilégiées, au détriment de celles qui les conçoivent comme des normes soumises à de multiples facteurs culturels. (1991 : 50)

Les grammaires universelles, comme celle proposée par Chomsky, fournissent ainsi des modèles privilégiés pour les cognitivistes. L'étude de Langacker est très concluante à cet égard. Non seulement les notions attribuées aux catégories du nom et du verbe sont invariables (elles définissent *tous* les noms et *tous* les verbes), encore ces catégories grammaticales sont elles-mêmes, sinon par essence, du moins par nécessité, invariables et universelles, dans la droite ligne de la pensée chomskyenne.

C'est alors qu'on souscrit *a priori* aux postulats que Vandeloise aurait voulu mettre à distance, à savoir : l'identité à soi de la langue, c'est-à-dire la conception d'une langue unique et homogène, et, partant, l'autonomie du sens linguistique par rapport au contexte.

Rastier observe ainsi que

Le postulat de l'identité à soi comme celui de l'autonomie concourent à désocialiser les langues. Ils sont mis en œuvre par toutes sortes de décisions méthodologiques *a priori* : refus d'établir des corpus, refus de tenir compte des situations réelles de communication. Ces postulats ont un retentissement considérable sur le statut épistémologique des recherches cognitives : en effet, la linguistique est la seule discipline, parmi celles qui participent aux recherches cognitives, à relever des sciences sociales. Ou bien sa formalisation la rabat vers la logique mathématique [...]; ou bien, comme le souhaite Chomsky, la grammaire universelle " rentre dans la psychologie, et, en fin de compte, dans la biologie " [" La connaissance du langage ", *Communications*, 1984 : 21]. (1991 : 55)

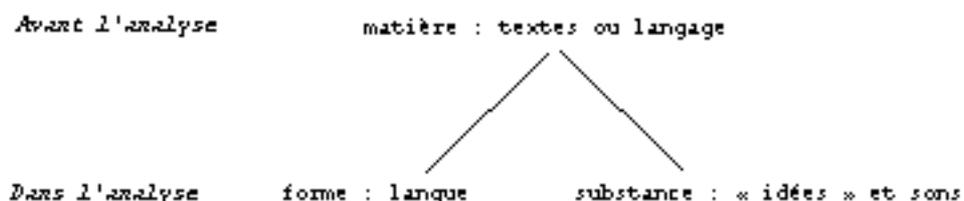
Et l'on voit bien que l'autonomie qui est ici revendiquée pour une langue désocialisée, bien loin de conduire à une analyse immanente, conduit au contraire à une analyse référentielle, telle que nous avons défini cette expression : une analyse où la spécificité linguistique n'est pas maintenue. Qui plus est, l'autonomie ainsi considérée rejette jusqu'à la possibilité d'une analyse immanente. C'est là ce que nous avons appelé le cognitivisme.

### ***La nature " psycho-sociale " des langues***

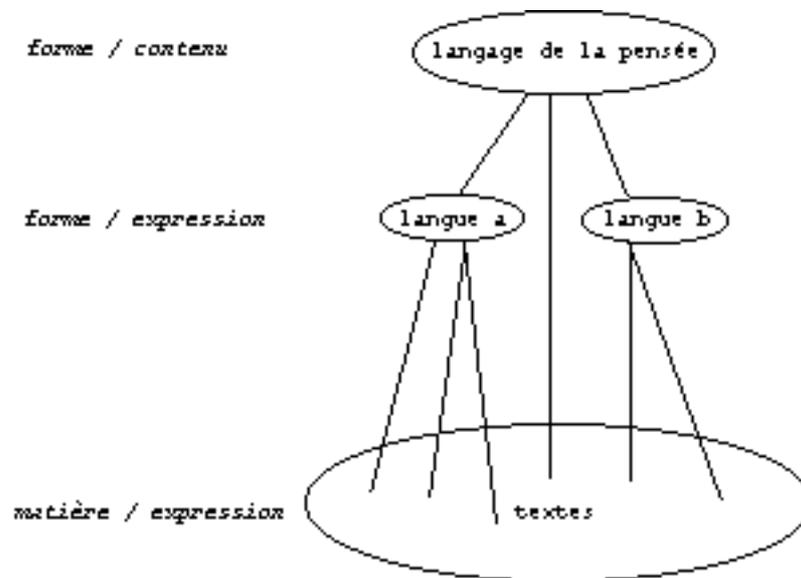
Comment cela est-il possible ? Comment l'autonomie du donné linguistique (d'un *certain* donné : désocialisé, déhistoricisé, décontextualisé) peut-elle conduire à une analyse référentielle ? Il faut bien que le statut de l'autonomie repose sur une équivoque pour que sa dénonciation puisse ainsi servir à la fois à telle cause cognitiviste et à son contradictoire.

Or, entre cognitivistes et structuralistes, il existe bel et bien un différend méconnu, qui est d'ordre épistémologique et qui se manifeste dans les conceptions divergentes qu'ils se font de l'opposition langue vs langage. Reprenons de manière synthétique ce qui ici est en cause.

Parce que le structuralisme dégage une forme — la langue — qualifiée axiomatiquement par l'opposition expression vs contenu, il lui est nécessaire également de dissocier ce qui, avant l'analyse, n'est pas spécifié — les textes — de ce qui est spécifié par l'analyse comme un *reste* non spécifique — les " idées " (c'est-à-dire les classes sémantiques et leurs composantes) et les sons; c'est là la distinction entre matière et substance.



En revanche, pour le cognitivisme, qui ne connaît pas la qualification axiomatique expression vs contenu, il ne saurait y avoir de substance; la seule distinction valable est celle qui oppose la forme à la matière. La langue — ou plutôt *les* langues — et le langage sont alors tous deux des formes face à la matière constituée par les textes, mais le langage atteint un plus haut degré d'abstraction formelle que les langues.



L'opposition expression vs contenu est alors, de façon très classique, une détermination axiomatique : la matière textuelle constitue l'expression, le langage — qui ne peut être que le langage *cognitif*, le langage *de la pensée* — est un contenu, et la langue verbale est alors cette chose un peu curieuse, entre le langage et le texte, qui tient à la fois de la forme et de l'expression. La langue est, pour les cognitivistes, ce qui s'appelle un *fait social*, c'est-à-dire quelque chose qui n'est plus tout à fait psychique mais qui, en même temps, constitue déjà une abstraction formelle; C'est pourquoi l'analyse sociologique est considérée par les cognitivistes comme une *étape* ou un *pont* entre la réalité et l'analyse cognitive [9]. Et, n'oublions pas que la linguistique, dans cette optique, est une *science sociale*.

Le fait social, dont la langue est l'une des plus importantes illustrations, est défini comme point de rencontre paradoxal entre l'opposition du *sensible* et de *l'intelligible* et l'opposition du *psychique* et du *social*. S'il ne s'agissait en effet que d'opposer la pensée aux textes, les oppositions intelligible vs sensible et psychique vs social seraient équivalentes. Mais l'objet que constitue la langue met à mal cette équivalence.

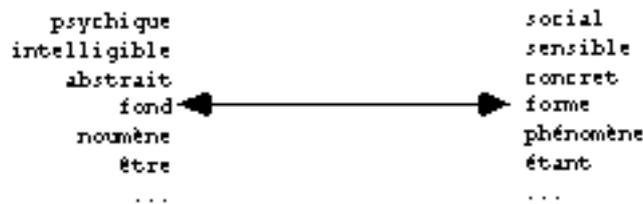
	<i>pensée</i>	<i>psychique</i>
<i>intelligible</i>	langues naturelles	<i>social</i>
<i>sensible</i>	textes	

ou

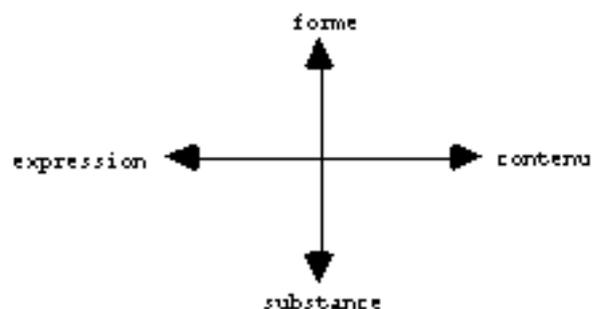
<i>intelligible</i>	<i>pensée</i>	<i>psychique</i>
<i>sensible</i>	<i>langues naturelles</i>	
		<i>textes</i>

Le cognitivisme résout ainsi à sa manière le dilemme saussurien de la réalité " psycho-sociale " de la langue. Pour les cognitivistes, ce qui est psychique, c'est le langage de la pensée, telle qu'il est organisée universellement (ou, pour certains cognitivistes, mais non les plus nombreux, culturellement) en des " schémas cognitifs "; les langues naturelles sont alors des " exemplifications " sociales de ce langage mental, et lui ajoutent chacune spécifiquement des *conventions sociales* " matérialisées " par l'expression textuelle. L'étude générale du langage appartient alors, comme l'a prétendu Saussure lui-même, à la psychologie sociale.

Pour le maître de Genève, il n'y a rien d'" abstrait " dans la langue, elle est une " faculté " de l'individu, mais, par ailleurs, " nulle part elle ne s'offre à nous ", elle est un " principe " et un " ordre ". Toutes ces caractéristiques raisonnent la langue tantôt au moyen de l'opposition intelligible vs sensible, tantôt au moyen de l'opposition psychique vs social. De fait, ces oppositions, et, *mutatis mutandis*, les oppositions abstrait vs concret, fond vs forme, noumène vs phénomène, être vs étant, etc., courent toutes ensemble sur un seul et même axe, qu'elles polarisent chacune de manière équivalente, quoique non identique.



La *révolution* de la linguistique hjelmslevienne, révolution que consacre la sémiotique sur le plan épistémologique, est de raisonner l'analyse des textes de langage non plus à partir de cet axe unique mais à partir de *deux* axes : ceux que tendent les oppositions expression vs contenu, forme vs substance.



Le malentendu épistémologique entretenu par les cognitivistes — mais non par eux seuls, bien entendu; même parmi les linguistes structuralistes, nombreux sont ceux à le répercuter — est de ramener les deux oppositions sémiotiques aux oppositions équivalentes de l'axe unique traditionnel. Or, l'une des oppositions sémiotiques est complètement originale, parce qu'elle n'est pas une détermination, qu'elle ne crée pas un axe d'*objet*, fût-il exclusivement un axe d'*objet pour* la connaissance, mais qu'elle est au contraire cette chose impensable dans une épistémologie classique : une qualification axiomatique d'expression ou de contenu. [10]

### *La spécificité sémiotique*

On peut mieux comprendre à présent pourquoi l'autonomie du langage apparaît comme un trait de l'analyse immanente pour les cognitivistes et comme un trait de l'analyse référentielle pour les héritiers du structuralisme.

Le cognitivisme est un monisme substantialiste. Tout doit être défini *in fine* par référence à une substance unique et homogène. Les spécificités des sciences, et des objets d'analyse auxquels celles-ci s'appliquent, résultent d'une catégorisation secondaire qui organise le donné substantiel en régions ou en aspects. La spécificité du langage consiste ainsi à connaître une organisation syntaxique — la langue — qui traduit en surface, dans une région et un aspect qui lui est propre — la région et l'aspect des textes —, la structure profonde de la pensée. Étudier la langue de manière autonome, c'est alors non seulement laisser son analyse inaboutie, mais c'est en outre définir *a priori* une spécificité que seule la référence au donné substantiel est en droit de lui accorder.

Le structuralisme tel qu'il est raisonné par la théorie sémiotique n'est pas un monisme, pas plus qu'il n'est un dualisme. Il n'y a rien en lui qui permette de déterminer une ontologie. Il est seulement pourvu d'une épistémologie spécifique, en fonction de la qualification axiomatique d'une opposition expression *vs* contenu. Les spécificités des objets d'analyse dépendent de leurs déterminations épistémologiques. La langue est déterminée comme une forme en fonction d'une analyse primordiale du donné. Autonomiser la langue de manière à ménager autour d'elle d'autres formes possibles, c'est nécessairement faire précéder son analyse de déterminations axiomatiques et/ou épistémologiques qui partagent le donné en régions ou en aspects, ce que la spécificité même de la langue interdit de faire.

#### 4. Deuxième cas d'analyse (Winters) ▲

À présent qu'a été établie la divergence des conceptions épistémologiques entre cognitivisme et théorie formelle, il paraîtra sans doute intéressant d'évaluer quels sont les avantages et les inconvénients méthodologiques impliqués par chacune de ces positions épistémologiques. [\[11\]](#)

Cette évaluation ne peut se faire qu'à partir de la théorie sémiotique. De fait, du moment que l'analyse immanente du langage est évacuée par le cognitivisme, celui-ci ne permet pas véritablement de comparer la cohérence théorique qui soutient ladite analyse avec celle de l'analyse référentielle qu'il plébiscite; entre analyse immanente et analyse référentielle " l'alternative est ouverte " (Vandeloise), et c'est à chacun de juger selon son sentiment (si influençable...) laquelle des méthodologies est aujourd'hui la plus féconde. À l'inverse, nous avons vu que la théorie sémiotique a pour prétention de répondre de la validité des différentes méthodologies analytiques; il ne s'agit pas pour elle de choisir entre l'analyse structurale immanente et l'analyse cognitive référentielle; son rôle consiste seulement à les articuler et à les hiérarchiser de manière à éviter la contradiction théorique, à répondre exhaustivement des faits étudiés et à présenter tout cela le plus simplement possible.

Nous avons eu un aperçu de la méthodologie — de ses lacunes, surtout — employée dans la grammaire cognitive avec l'étude de Langacker. Une seconde étude, manifestement " canonique ", permettra plus aisément, au-delà des singularités propres à l'objet de l'analyse, de dégager les outils généraux de la méthodologie cognitive et des implications épistémologiques qu'en tirent les cognitivistes. [\[12\]](#)

#### *Exposé critique*

Dans une étude qui porte sur le subjonctif français, Margaret Winters présente, d'après les travaux de la psychologue Eleanor Rosch et les applications de George Lakoff qui font autorité dans cette linguistique, le schéma suivant :



sémiotique assigne à l'autonyme par une motivation non spécifiquement linguistique, à savoir une motivation psychologique.

La grammaire cognitive reconnaît par ailleurs que le schéma cognitif est une *abstraction*. Si l'on prend ce terme en son sens fort, on rencontre indéniablement la formalisation qu'opère le métalangage sur les substances linguistiques (équivalant plus ou moins à l'ensemble radial) à partir des autonymes (prototype et autres représentations, fussent-elles " moins " représentatives, telles que les sous-schémas).

Pour être en accord avec la sémiotique, il ne resterait plus qu'à reconnaître que le fameux schéma cognitif, loin d'être un universel *réel, référant* à une réalité cognitive du cerveau, est au contraire un universel *construit, abstrait*, dans le métalangage de l'analyste, à partir des réalités particulières que sont les textes (dans lesquels sont saisis les emplois sémantiques dénombrés dans l'ensemble radial [13]).

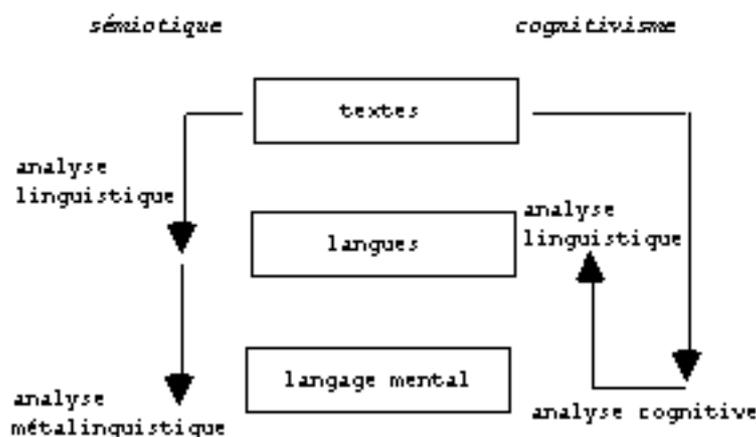
### **La hiérarchie des analyses**

La question qui se pose alors, à partir de la théorie formelle, est de savoir si l'on peut faire une analyse métalinguistique du sens en faisant l'économie de l'analyse linguistique ou en secondarisant celle-ci.

Dans cette hypothèse, qui est celle du cognitivisme, on ne retient pas des textes leur appartenance à des langues particulières, mais on les réfère au contraire directement à un " langage " général, une forme négative universelle qui subsume toutes les langues, quitte à revenir par après sur les " variations " propres aux particularités des langues naturelles.

C'est donc la question de la hiérarchisation des analyses qui, sur le plan épistémologique, peut être mise en question à partir de la méthodologie proposée par le cognitivisme pour l'analyse du langage. Langacker ne réfute pas que la langue particulière se tienne " entre " ses réalisations textuelles et le schéma cognitif; en revanche, il conteste qu'il faille passer *d'abord* par l'analyse des langues. Il conteste, en un sens, la secondarité de l'analyse métalinguistique. C'est une question évidemment très importante pour la théorie sémiotique.

Voici une représentation schématique qui exprime la différence entre la hiérarchie méthodologique approuvée par la sémiotique et celle adoptée par la linguistique cognitive :



Commençons par reconnaître les avantages de la méthodologie adoptée par les cognitivistes (tels que, par comparaison, ils déterminent les inconvénients de l'analyse structurale).

L'analyse cognitive des textes est manifestement plus simple que l'analyse structurale. Elle part du plus général — de l'universel, prétendent les cognitivistes — pour ensuite faire un sort aux particularités des langues naturelles. En outre, elle consacre l'opposition entre nature et culture en attribuant à la première un poids de vérité plus grand qu'à la seconde, selon une croyance fortement ancrée que les sciences de la nature ont plus à voir avec le vrai et le réel que les sciences de l'homme et de la société [14]. Surtout, cette analyse a deux mille ans de tradition philosophique occidentale pour penser avec elle que la force explicative d'une science a pour

concept premier celui de *fondement* ou d'*origine* . Ainsi que le laisse imaginer l'instrumentalisation de la linguistique par l'informatique, les recherches linguistiques du cognitivisme sont orientées vers la *production textuelle* (inspirée en cela, beaucoup plus qu'elle ne voudrait sans doute l'admettre, par la dichotomie chomskyenne de la compétence et de la performance). Dans cette perspective, il paraît naturel que la pensée soit l'origine de la production des textes.

Ces avantages sont-ils décisifs ? À vrai dire, cela dépend du but que l'on se fixe. Nous avons commencé de voir que la méthodologie cognitive tient principalement à des raisons d'application dans l'IA et, finalement, d'instrumentalisation industrielle. Nous ne tenons pas à nous avancer davantage dans ces considérations. Que ces raisons soient bonnes ou mauvaises est une question qui sort du débat épistémologique. Qu'on nous permette tout de même de rapporter, dans une citation un peu longue, et en guise de participation passive à la question, des remarques à notre avis très claires de Rastier sur ce sujet :

À présent, les demandes adressées à la linguistique dans nos pays concernent deux grands secteurs : la didactique des langues, qui progresse avec la scolarisation et les échanges internationaux; et l'ingénierie linguistique, qui définit des produits d'intelligence artificielle. Seul le second intéresse directement la recherche cognitive, et nous nous limiterons à lui.

Une première constatation renforce ce que nous disions plus haut sur la restriction de l'objet [sur la désocialisation de la langue] : cette demande intéresse un nombre infime des langues vivantes, *environ 1%*, d'ailleurs indo-européennes pour la plupart. Encore s'agit-il bien entendu de versions standardisées de ces langues, considérées évidemment en synchronie. Ces restrictions résultent de données économiques : seuls les pays les plus développés peuvent mettre sur pied une industrie de la langue. Au demeurant, on ne peut analyser la demande sociale dans un cadre simplement national. Par exemple, l'effort économique sans précédent consenti par le Japon pour la traduction automatique a pour but de briser son isolement linguistique à l'égard des autres pays industrialisés.

En règle générale, l'informatique linguistique est un enjeu, encore modeste certes, de la compétition économique politique et culturelle que se livrent les grandes nations industrialisées. Par exemple, on sait que les recherches cognitives doivent beaucoup aux États-Unis; au cours de la décennie précédente, la fondation Sloan et la N.S.F. ont beaucoup dépensé pour les promouvoir. Mais cette dette n'est-elle pas réciproque, puisque l'essor mondial des recherches cognitives diffuse des théories, des modes de pensée, des terminologies (voire des logiciels et des matériels) typiquement nord-américains ? En tout cas l'impérialisme économique, politique ou culturel a toujours fait bon ménage avec les théories universalistes, puisqu'elles annulent les différences culturelles, et constituent la forme suprême de l'ethnocentrisme. (1991 : 64-65)

Abordons à présent les inconvénients de la méthodologie cognitiviste tels qu'ils nous font découvrir, par comparaison, les avantages de la méthodologie structurale. Il suffit pour ce faire d'interroger ces méthodologies concurrentes à partir du principe d'empirisme. Si la méthodologie cognitiviste est en toute apparence plus simple que la structurale, et si l'on peut la tenir capable — encore est-ce sans doute lui prêter crédit un peu inconsidérément — de décrire exhaustivement les textes, grâce aux descriptions secondaires des langues naturelles, en revanche, il n'est pas possible de ne pas s'apercevoir qu'à sa base réside une contradiction théorique insurmontable; et comme le critère de contradiction vient logiquement avant le critère de simplicité, l'avantage de la méthodologie cognitiviste sur la méthodologie structurale doit être revu à la baisse (elle est simpliste, et non simple).

La contradiction se manifeste dans cela même dont sa fonction l'interdit de s'occuper : l'expression linguistique.

Langacker écrit à ce sujet :

Le comportement qui nous permet au début de DÉCOUVRIR une catégorie doit être distingué de sa caractérisation finale. Je maintiens que, au mieux, le comportement grammatical de la classe des noms et des verbes est un SYMPTÔME de sa valeur sémantique, mais qu'il ne constitue pas la base unique et ultime pour leur définition. (1987 : 105)

Si Langacker admettait pleinement la concession qu'il fait au " comportement grammatical " des noms et des verbes, on pourrait se mettre d'accord avec les objectifs de son analyse. Que l'analyse formelle ne soit pas ultime, c'est ce que nous avons tout aussitôt déclaré : elle est seulement la première (et elle est incontournable). Mais, dans le fait même de l'analyse de Langacker, cette concession ne concerne en fin de compte que l'identité expressive des noms et des verbes. C'est ce qui lui permet d'affirmer qu'un infinitif est un verbe du point de vue

de la " catégorisation grammaticale ", c'est-à-dire du point de vue de l'expression, mais qu'il n'en est pas un du point de vue " notionnel ". Pour Langacker, la formalisation de l'expression linguistique est une " étape de découverte " qui ne donne que des renseignements indirects sur son contenu, qui le laisse à l'état de nébuleuse non analysée.

Or, l'acquis de la linguistique structurale est d'avoir montré, précisément, que l'analyse formelle de l'expression est *indissociable* d'un contenu spécifiquement linguistique; qu'il est *impossible* de dégager les phonèmes d'une langue considérée, si l'on n'a pas admis que le sens était inhérent à cette langue; que les " signifiants " ne sont pas *donnés*, encore moins *identifiés*, sans une analyse sémiotique, laquelle établit nécessairement également un système linguistique de contenu.

Il n'y a rien là-dedans qui tienne de *la priori*. C'est l'analyse qui conduit à la nécessité de l'interdépendance du plan d'expression et du plan de contenu. Du reste, il est frappant de constater que les développements de la phonologie n'ont jamais été remis en cause par les linguistiques concurrentes de la linguistique structurale : ni le cognitivisme, ni les linguistiques d'inspiration logicienne (comme le générativisme ou la pragmatique), n'ont eu à formuler d'objections en ce domaine.

Là réside pourtant ce qui mine d'avance le projet théorique de la sémantique cognitive. Car ce projet repose en réalité sur ce dont il commence par rejeter jusqu'à la possibilité : la possibilité d'une formalisation linguistique qui permette d'identifier, au moyen d'une analyse paradigmatique, des unités d'expression invariables.

### ***Leurres métalinguistiques***

Lorsqu'on s'imagine de donner un contenu notionnel aux subjonctifs, il faut pour cela avoir préalablement *identifié* la classe des unités d'expression que sont les subjonctifs. Or, cette classe ne repose nullement sur une analyse " substantialiste "; *subjonctif* est un terme spécifiquement métalinguistique permettant de désigner des réalisations auxquelles il n'est pas " substantiellement " ressemblant.

Mais, si *subjonctif* n'a pas paru pouvoir servir de terme métalinguistique désignant une forme de contenu, c'est uniquement parce qu'il manque toujours au terme métalinguistique désignant une forme *syntaxique* de pouvoir faire office également de classe des exemplifications de cette forme. Et, quand on y regarde d'un peu près, on se rend compte qu'en ce qui concerne les formes syntaxiques le prototype ne pourra jamais davantage remplir ce rôle. Quand on dit *Je doute du bien-fondé du cognitivisme*, il n'y pas la moindre évocation d'un subjonctif. Et l'on ne voit pas de possibilité que le concept prototypique du " doute " ne s'exemplifie pas nécessairement dans son expression; sans quoi, il ne s'agit plus véritablement du concept de " doute " mais d'un concept comme la " dubitabilité ", lequel ne saurait évidemment pas plus appartenir à l'ensemble radial que le soi-disant schéma cognitif " subjectivité ", lequel à son tour n'est qu'une variante superfétatoire du terme spécifiquement métalinguistique " subjonctif ".

Pour croire à l'intérêt d'une analyse cognitive du subjonctif, il suffit de se laisser abuser par les effets de transparence de l'autonymie. Car, l'autonyme quant à lui, nous l'avons vu, peut servir de classe des exemplifications (c'est-à-dire, en termes hjelmsleviens, de classe paradigmatique des manifestations) de la forme qu'il désigne. Mais sa fonction autonymique en est théoriquement bien distincte, et c'est seulement par commodité, par une convention arbitraire qui *construit* le rapport de la langue à la parole *comme si* la langue était seulement une paradigmatique, qu'on se sert d'une exemplification — tenue d'ailleurs elle-même pour " prototypique " [15] — de cette classe comme autonyme de la forme qui la fonde comme classe d'exemplifications *linguistiques*. La transparence autonymique réside dans cette convention et dans la méconnaissance qu'on a de la spécificité métalinguistique de cette convention.

Ainsi, si " moineau " peut être considéré (en Europe) comme le prototype des formes de contenu linguistique dont les exemplifications appartiennent au schéma des " oiseaux ", il est également, *par convention*, — car cela ne peut nullement faire l'objet d'expériences, — le prototype de la forme de contenu " oiseau ", tel que l'autonyme *oiseau* permet de la confondre avec le schéma " oiseau ". L'intérêt du prototype dépend de cette convention métalinguistique : s'il n'y avait pas de forme de contenu linguistique " oiseau ", on ne chercherait nullement à asseoir la validité psychologique du schéma " oiseau ". Par contre, la même convention empêche de se faire une gloire d'analyser " oiseau " comme " schéma cognitif " de l'ensemble radial de " alouette ", " autruche ", " pinson ", " moineau ", etc., puisque c'est ce " schéma cognitif ", tenu pour " évident ", qui détermine l'analyse du prototype.

C'est pourtant ce genre de mérite que croit pouvoir s'attribuer Winters en dégageant de la classe des subjonctifs le schéma cognitif " subjectivité ". Or, si " subjonctif " n'était pas *déjà* une forme syntagmatique de contenu, il n'aurait pas été possible de constituer un ensemble radial dont " doute " serait le prototype; " subjectivité " est simplement un autre nom que l'on donne à la forme syntagmatique de contenu " subjonctif ", rompant ainsi avec la convention métalinguistique selon laquelle une forme syntagmatique de contenu peut avoir le même autonome que la classe syntagmatique d'expression dont elle est interdépendante.

### *Générativisme et cognitivisme*

Les cognitivistes sont ici les victimes des présupposés sur lesquels est fondée la linguistique générative de Chomsky, auxquels ils entendent pourtant s'opposer. Chez Chomsky, en effet, l'analyse linguistique se réduit à une analyse purement syntagmatique. Cette analyse prétend ne faire aucun usage du test de commutation qui, seul, rend interdépendants l'expression et le contenu. Cette prétention est, pour nombre de théoriciens de la sémiotique, moins valide que la complémentarité de l'analyse syntagmatique et de l'analyse paradigmatique. Une syntagmatique " isolée ", accédant par là même à une fonction de généralisation proprement linguistique, repose sur le déni de la formalisation paradigmatique sur laquelle elle s'appuie pourtant nécessairement. C'est alors qu'on peut prendre le parti de revaloriser la formalisation paradigmatique, ainsi que le font les cognitivistes, en acceptant pourtant *a priori* chomskyen du refus de déterminer cette formalisation en fonction d'une analyse spécifiquement linguistique.

Lorsque Dirk Geeraerts présente en neuf points les grandes thèses du cognitivisme, c'est pour les opposer soi-disant aux thèses du structuralisme; or, en réalité, Geeraerts n'a en vue que le chomskysme :

Je considère la sémantique transformationnelle comme l'accomplissement méthodologique de la sémantique structuraliste. (1988 : 37)

Ce parti-pris n'est heureusement pas partagé, loin s'en faut, par l'ensemble des sémanticiens qui travaillent à partir des fondements de la linguistique saussurienne. Nous avons vu, par exemple, que Rastier s'oppose catégoriquement à l'universalisme chomskyen. Du point de vue de la théorie formelle, le chomskysme dénote un travers épistémologique : celui de réserver la spécificité linguistique à une analyse seulement syntagmatique, menant à une analyse en terme d'invariabilité.

Ainsi, par exemple, lorsque Geeraerts écrit :

En incorporant les principes dynamiques que le structuralisme ne peut comprendre que diachroniquement dans la nature synchroniquement flexible des concepts lexicaux, la sémantique cognitive peut éviter le paradoxe structuraliste selon lequel la vraie nature du langage serait d'être un état stable, alors qu'un tel état ne se trouve qu'exceptionnellement dans la réalité linguistique. (1988 : 32)

L'accusation qu'il porte à la linguistique structurale, nous voudrions quant à nous ne la porter qu'à la linguistique transformationnelle de Chomsky et à la linguistique fonctionnelle de Martinet, c'est-à-dire à des *méthodologies* particulières proposées dans le cadre de la linguistique structurale. Mais nous nions que l'*épistémologie* sémiotique soit responsable des travers de ces méthodologies.

Autrement dit, la grande majorité des cognitivistes portent sur l'opposition de la variabilité et de l'invariabilité le différend épistémologique qui les oppose aux structuralistes, alors que nous avons vu, d'une part, que toutes les méthodologies structuralistes ne conduisent pas à une description en termes d'invariables, d'autre part, que bon nombre d'analyses cognitives, comme celles de Langacker et de Winters, conduisent quant à elles à une telle description. Contrairement à ce qu'affirment les cognitivistes en général, et Geeraerts en particulier, ce n'est pas sur l'opposition variabilité vs invariabilité que repose l'opposition du structuralisme et du cognitivisme, mais bien sur l'opposition immanence vs référence, ainsi que nous l'avons montré.

## **5. Troisième cas d'analyse (Hill) ▲**

### *Exposé*

L'essai de Clifford Hill (1991 : 171-207) s'inscrit dans ce qui est nommé avec circonspection des " recherches interlinguistiques ". Il commence par ces recommandations :

Quand ils effectuent des recherches interlinguistiques, les linguistes affrontent beaucoup de problèmes, deux des principaux consistant à 1) délimiter un champ d'expérimentation auquel les locuteurs de n'importe quelle langue peuvent, en principe, réagir, et 2) établir des procédures relativement indépendantes du langage lui-même pour susciter la représentation verbale de ce champ. (1991 : 171)

On ne saurait circonscrire la recherche d'une manière plus avisée. Premièrement, on postule (" en principe ") qu'il existe un champ *universel*, sans pour autant donner à ce champ une réalité existant en dehors des langues; il s'agit d'un champ *d'expérimentation*, exactement comme l'est le texte pour les sémioticiens et les linguistes d'obédience structuraliste. Deuxièmement, on s'assure de procédures " relativement indépendantes " du langage, c'est-à-dire, selon notre terminologie, de procédures *métalinguistiques*. Au regard de ces deux propositions, il n'est nul besoin pour mener à bien des recherches interlinguistiques d'en référer à un quelconque schéma cognitif devant jouer la fonction d'une origine fondatrice vis-à-vis de la possibilité d'établir un rapport entre les langues; simplement, ce qui est postulé, bien que cela pose des *problèmes* d'ordre méthodologique auxquels on ne saurait trop prêter d'attention, c'est la possibilité d'une analyse métalinguistique des textes.

Le champ d'expérimentation en question consiste en des stimuli visuels en fonction desquels on demande aux locuteurs de langues différentes de réagir. Hill note toutefois, qu'en tant que *données d'expérience* stimuli visuels posent un *problème*, parce qu'eux-mêmes sont produits en fonction d'un certain mode de structuration qui n'est que *relativement indépendant* de la structure linguistique de l'expérimentateur. Hill renvoie ici aux travaux des psychologues de la perception Berlin et Kay, et reconnaît à leur suite que " de tels problèmes ne peuvent jamais être totalement résolus " (1991 : 172).

Quoi qu'il en soit, Hill a choisi de travailler à partir de stimuli visuels susceptibles de représenter l'orientation spatiale, et va s'employer à " relier les faits linguistiques aux faits physiologiques " (*ibidem*). Il part des " échantillons " que sont, concernant l'orientation spatiale, les axes d'opposition haut vs bas, devant vs derrière, gauche vs droite. L'auteur n'affirme pas, là non plus, que ces axes soient les " réalités cognitives " de l'orientation spatiale; ce sont pour lui de simples hypothèses de travail, c'est-à-dire des *objets d'analyse*. Relier les faits linguistiques aux faits physiologiques, consiste alors à décrire et expliquer, à la fois par leur récurrence au sein de différentes langues et par certains caractères physiologiques de l'être humain, une généralisation formelle constituée par ces axes.

Hill observe que la localisation et l'orientation des objets implique souvent une deixis indirecte [16], c'est-à-dire que ces objets sont orientés en fonction de l'ego du locuteur. On observe que le locuteur, lorsqu'il cherche à orienter les objets par la deixis indirecte, a cependant encore le choix entre deux représentations sémantiques concurrentes. Dans la représentation dite *face à face*, le locuteur est un centre en fonction duquel tous les objets sont orientés; dans la représentation dite *en tandem*, en revanche, le locuteur est lui-même un objet orienté (en fonction d'une hiérarchisation de ses membres et organes) et le monde extérieur suit la même orientation. Une première série d'expériences conduites avec les mêmes stimuli auprès des collectivités linguistiques anglaises et hausa (Nigeria) montrent que ces représentations *face à face* et *en tandem* structurent différemment le système d'expression de ces langues.

Nous reproduisons ci-dessous le tableau récapitulatif des résultats obtenus (1991 : 186) :

Type de champ perceptuel	Hausa		Anglais	
	face à face	en tandem	face à face	en tandem
statique/visible		+	+	
statique/invisible	+		+	
dynamique/visible		+		+

Hill commente de façon pertinente :

Comme c'est souvent le cas dans les recherches interlinguistiques, les différences entre langues ne se manifestent qu'en un point isolé parmi un large ensemble de similarité. En effet, comme le montrent Berlin et Kay dans le domaine des couleurs, une telle recherche n'est fiable que si elle se concentre sur les contrastes apparaissant au milieu d'un ensemble plus large de similarités. (1991 : 186-187)

Les différences perçues, écrit Hill, sont des différences *contrastives* qui se manifestent dans un *ensemble* de similarités. Dans les termes que nous avons privilégiés, cela revient à dire que l'analyse interlinguistique a dégagé des objets définis par une relation de *contrariété* (ou d'exclusion) au sein d'une *classe*. C'est bien là encore le fait d'une analyse métalinguistique. [17]

Une seconde série d'expériences sont menées auprès d'étudiants nigériens en situation de bilinguisme anglais/hausa et auprès d'étudiants américains. La comparaison des résultats montrent que l'imagerie face à face est utilisée par à peu près la totalité des étudiants américains, alors que les étudiants nigériens, pour les deux tiers d'entre eux, l'utilisent dans la langue anglaise mais qu'un seul tiers l'utilise encore dans la langue africaine, les deux autres tiers préférant l'imagerie en tandem (cf. 1991 : 187-192).

Cette seconde série illustre parfaitement la spécificité linguistique des schémas du contenu, avec cette remarquable différence, par rapport aux études de la grammaire comparée du XIXe siècle, que l'établissement de cette spécificité ne repose plus nécessairement sur une différence des schémas d'expression dans chacune des langues considérées [18]. De fait, dans l'expérience entreprise par Hill, la comparaison s'établit, dans chacune des langues, sur deux et seulement deux termes, dont l'un manifeste (arbitrairement, c'est-à-dire de manière métalinguistique) le contenu " devant " et l'autre, " derrière ". La comparaison s'établit *en référence* à une catégorisation physiologique qui sert, tout aussi arbitrairement, de classe à ces termes. Et cette référence a beau être arbitraire, sans qu'on se sente obligé de l'asseoir sur une quelconque " réalité universelle ", elle n'en est pas moins très éclairante pour la compréhension sémantique des termes en question : c'est-à-dire qu'elle est *adéquate* à la comparaison des spécificités linguistiques manifestées par l'anglais et le hausa dans le domaine de l'orientation spatiale.

Enfin, dans une troisième série d'expériences rapportées par Hill (d'après une étude de McKenna), une seule langue est mise à l'examen, mais au sein de populations différentes; d'une part les expériences ont été menées auprès d'étudiants euro-américains, d'autre part, auprès d'étudiants afro-américains du même collège.

Le jeu avait pour objet de distraire l'attention des étudiants du but métalinguistique de la recherche (longtemps, nous nous sommes préoccupés, des collègues et moi-même, de trouver des méthodes naturelles de recherche fondées sur la communication). Les étudiants participaient à un jeu où deux cartes — un dix et un deux de pique — étaient mélangées et ensuite posées, face contre table. Il leur fallait ensuite retrouver le dix de pique en le désignant par *la carte de devant* ou *la carte de derrière*. [...]

Environ trois quarts des Euro-Américains utilisaient l'imagerie face à face et trois quarts des Afro-Américains l'imagerie en tandem. (1991 : 193-194)

### ***Une sémantique universelle ?***

Un lecteur acquis à la thèse universaliste penserait triompher au vu des résultats obtenus avec cette troisième expérience. Il ne saurait y avoir de spécificité linguistique, clamerait-il, puisque, comme on le voit, dans la seule langue anglaise les valeurs sémantiques de " devant " et " derrière " peuvent être déterminées par des imageries différentes, selon les individus. C'est donc, voudrait-il conclure, que ces imageries existent en dehors de la langue anglaise, qu'elles correspondent à des schémas cognitifs universels dont le choix est exemplifié différemment, non seulement selon les langues, mais également, au sein d'une langue, selon les individus.

Son triomphe ne durerait toutefois que le temps de sa péroraison. Deux arguments bien simples viennent contrecarrer l'aspect décisif que semble obtenir la thèse universaliste au vu des résultats de l'expérience rapportée.

D'une part, pour que les résultats en question servent d'argument de réfutation à l'encontre de la spécificité linguistique, il faut présupposer que le schéma sémantique d'une langue soit nécessairement un schéma invariable. Si, au contraire, comme l'entend la théorie sémiotique, la langue est décrite en termes de variabilité formelle, il n'est plus aucune raison de lui refuser la possibilité de donner à *devant* tantôt une valeur définie par

une orientation face à face tantôt une valeur définie par une valeur en tandem. La formalisation de cette variabilité serait alors du ressort de ce que Hjelmslev appelle une sémiotique connotative, en fonction des connotateurs socio-ethniques tels que " pour les Euro-Américains " et " pour les Afro-Américains ". C'est bien d'ailleurs ce qu'estime Hill, qui intitule la présentation de cette troisième expérience " Recherche bi-dialectale dans la métropole new-yorkaise ". Il n'y a donc rien dans cette expérience qui échappe nécessairement à la formalisation immanente.

D'autre part, notre universaliste putatif ne prend pas assez en considération dans son raisonnement l'importance théorique des aspects métalinguistiques de l'expérience. La classe qui a permis l'observation des différences dialectales entre les deux groupes ethniques n'est pas elle-même accréditée par l'expérience; elle est au contraire tout à fait arbitraire. Si l'on n'avait pas exigé des étudiants qu'ils utilisent des valeurs liées à l'orientation indirectement déictique, il eût été nettement moins probable que les différences connotatives eussent pu être établies. N'auraient-ils pas employés *celle-ci*, *celle-là*, de préférence aux locutions imposées ? C'est ce que laisse penser Hill, qui remarque :

En examinant cet aspect particulier de l'usage linguistique, nous ne devrions pas penser que les Afro-Américain s'opposent de manière absolue aux autres groupes ethniques, en particulier dans un environnement comme celui de la métropole new-yorkaise, où la communication inter-ethnique est si importante. [...] Les locuteurs de chaque langue, comme on l'a déjà vu, changent habituellement d'imagerie déictique en réponse à différentes configurations du monde réel. En conséquence, ils maintiennent un sens très fluide de l'imagerie déictique, particulièrement dans des communautés linguistiques hétérogènes. (1991 : 196)

Ne gardons pour notre réflexion théorique que cette proposition : l'opposition entre imagerie face à face et imagerie en tandem n'est pas *absolue*. Dans l'usage réel de l'anglais, la classe qui définit leur opposition entre elle-même dans un système de relations où ses composants sont mis en concurrence par les termes de la classe des déictiques spatiaux directs, ainsi qu'avec les termes de bien d'autres classes; de sorte qu'il serait tout à fait vain de croire que les différentes possibilités de " représentations cognitives " circonscrites par la classe en question jouent un rôle universel dans la catégorisation de la pensée humaine.

On le voit, la recherche interlinguistique menée par Hill est tout à fait conforme à ce qu'en peut en attendre la théorie sémiotique. Cette recherche s'inscrit à bon droit dans le cadre d'une sémantique cognitive, parce qu'elle *réfère* à des représentations dites, génériquement, " cognitives " (en l'occurrence, dans ce cas-ci, elles sont plus précisément physiologiques), mais sans adhérer pour autant au cognitivisme qui tient lieu de proposition épistémologique pour un certain nombre des recherches de ce type. Pour la sémiotique, il importe en effet que, en cette référentialisation cognitive, l'arbitrarité métalinguistique qui est à l'œuvre soit prise en compte dans l'analyse. Cela ne peut se faire que si l'on reconnaît que les contenus linguistiques sont informés spécifiquement par le schéma de la langue, de sorte que toute analyse en terme de classe, et tout analyse en termes contraires que permet une classe, a un statut métalinguistique.

Il ne s'agit évidemment pas seulement de précautions oratoires qui n'interféreraient en rien dans la méthodologie employée. De l'analyse " inspirée " de Langacker aux tests vérifiables et aux critères explicites d'échantillonnage qui déterminent les résultats de l'étude de Hill, il y a un fossé : celui qui sépare un essai purement spéculatif d'une étude scientifique. Ou, pour le dire en tâchant de laisser de côté toute connotation péjorative que pourrait susciter leur comparaison, ces deux études sont opposées en ce que la valeur de la première est tout entière liée à sa cohérence interne, tandis que la seconde est liée à la fois au principe d'empirisme et au jugement d'adéquation.

## 6. Conclusions ▲

En conclusion, nous dirons qu'un examen épistémologique montre qu'il n'est pas opportun de guider les méthodologies des recherches interdisciplinaires rassemblées autour des différentes fonctions psycho-physiques de l'esprit humain par des axiomes métaphysiques aussi conséquents que l'universalisme et l'invariabilisme, tels que ceux-ci transparaissent dans un certain dogmatisme cognitiviste. Non seulement le cognitivisme n'a pas une vue très nette des retombées épistémologiques de ces axiomes (concernant, notamment, la question de l'autonomie du langage), mais encore, les explicite-t-on, que l'on doit constater qu'ils impliquent contradiction par rapport aux directions méthodologiques des analyses cognitives. Parmi ces analyses, celles dont les descriptions concernent directement les manifestations sémantiques, gagnent dès lors à conserver

scrupuleusement une articulation avec une analyse immanente de ces manifestations. Car l'adéquation de leur catégorisation référentielle est entièrement dépendante de la formalisation spécifique de l'expression linguistique. C'est dans cette optique, où l'analyse immanente est clairement distinguée des analyses référentielles métalinguistiques, qu'est garantie la haute portée des recherches cognitives sur le langage.

---

## NOTES:

[1] Ce paragraphe synthétise des propositions développées par Paul Smolensky dans un article intitulé « IA connexionniste, IA symbolique et cerveau » in Andler, 1992.

[2] Pour des raisons de stratégie institutionnelle que l'on comprend fort bien : pour qui en a les moyens, l'actionnariat est plus attrayant que la conscription. Il faut craindre cependant que les sciences cognitives ne ressemblent aux usines bolchéviques : les ouvriers y sont propriétaires, mais leur maîtresse n'est pas humaine.

[3] L'objectivité de la connaissance est un problème philosophique dont on ne saurait s'occuper décemment dans une note de bas de page. Indiquons seulement que le dualisme sujet/objet qui conditionne toute définition de la connaissance est assez rapidement résorbé par les adeptes du réalisme transcendantal, dont font partie les cognitivistes.

[4] À moins que ne prévale sur tout la force d'emportement argumentatoire des propos tenus. C'est ce que pourrait indiquer le nombre excessif des marques d'énonciation (J'affirme, Je prétends, Je suppose, Je crois, Je maintiens, etc.).

[5] Ce qui ne laisse pas de nous sidérer et qui fait penser que toute l'entreprise tient presque de la supercherie, c'est qu'après les mots jugé naïf le texte renvoie à une note où un exemple est donné (« au hasard ») de ces jugements d'auteurs de texte scolaire. Il s'avère que cet auteur est Langacker lui-même !

[6] Le processus, on l'a vu, fait partie de la classe des prédicats relationnels, à laquelle s'oppose la classe des prédicats nominaux, mais ni la notion de prédicat, ni celles de prédicat relationnel et de prédicat nominal ne sont à proprement parler définies.

[7] Car l'analyse métalinguistique, qui peut être référentielle, présuppose que soit réalisée l'analyse immanente linguistique.

[8] Mais, là non plus, sans doute pas à n'importe quelle méthodologie structuraliste; pas à la linguistique fonctionnelle de Martinet, par exemple.

[9] Étape ou pont qui d'ailleurs, grâce à l'informatique, n'est peut-être plus nécessaire. C'est en tout cas la thèse, poussée à outrance, de Dan Sperber (1992) qui clame haut son matérialisme. Pour l'auteur, les représentations sociales sont ou bien les représentations mentales des individus qui composent la société en question elles peuvent donc être étudiées par la psychologie ou bien les représentations publiques du groupe que composent ces mêmes individus et dans ce cas une observation anthropologique, c'est-à-dire de biologie humaine, est seule adéquate.

[10] La qualification sémiotique, construite sur l'opposition expression vs contenu, ouvre la possibilité du sens et de l'apparaître. Elle n'est pas discriminative d'objets, au contraire d'une détermination, parce qu'aucun objet ne peut être qualifié seulement comme expression ou comme contenu; il est clair en effet que l'expression n'est distinct du contenu que dans l'analyse qu'on fait de certains objets, lesquels demandent à être déterminés (par exemple, en tant que forme ou en tant que substance) de façon distincte vis-à-vis de leur qualification comme objets sémiotiques.

[11] Nous ne voulons pas dire que les mérites de méthodologies différentes s'évaluent uniquement en fonction de la cohérence des épistémologies qui les soutiennent respectivement. D'autres critères peuvent entrer en jeu, notamment l'étendue des données analysées, la précision de l'analyse, sa simplicité, sa souplesse, etc. Mais il est évident qu'une méthodologie dont les fondements épistémologiques sont contradictoires atteint nécessairement à

quelque moment une limitation dans son champ d'action que seule une méthodologie épistémologiquement cohérente pourra dépasser.

[12] Pour rappel, précisons que l'épistémologie cognitive ne nous paraît pas être d'application dans la totalité des recherches cognitives sur le langage, mais seulement dans une (bonne) partie d'entre elles le troisième cas d'analyse présentera une recherche cognitive qui, selon nos critères épistémologiques, peut être tenue pour « non cognitive ».

[13] Rastier observe ainsi très justement que Loin d'être indépendants des frontières de la catégorie, les exemplaires prototypiques en dépendent étroitement : par exemple, dans une classe composée de noms de meubles, 'téléphone' sera évidemment jugé fort peu typique; mais il en irait tout autrement dans une classe où il voisinerait avec 'courrier', 'téléx', 'télécopie'. Le degré de typicalité, et les traits saillants qui le déterminent, sont donc en fait prédéterminés par l'expérimentateur. (1991 : 193).

[14] On retrouve donc ici l'idée d'un ordre « naturel » auquel aspirait également Saussure (au profit des langues). Les catégories cognitives sont des catégories naturelles, dans la belle tradition du platonisme. En effet, comme le fait remarquer Rastier, l'appellation même de prototype évoque l'antériorité de l'Idée à l'égard de la chose, qui n'en est qu'une copie (une « exemplification ») :

Comme l'Idée, le prototype est le lieu du réel. Il est le lieu du vrai : l'exemplaire prototype est dit le vrai représentant de la catégorie. On le nomme dans les consignes d'expérience elles-mêmes le meilleur (best), voire le plus pur (purest chez Berlin). (1991 : 188). (Rastier, 1991 : 51)

Ce qui peut détonner par rapport à la tradition platonicienne, c'est que, pour contrecarrer le culturel, le naturel fait bon ménage dans les recherches cognitives avec l'artificiel (cf., là aussi, Rastier, 1991 : 45).

[15] Rappelons-nous que jouer est l'autonyme de manifestations qui ne lui sont pas substantiellement identiques d'ailleurs il n'y a jamais d'identité substantielle, cet exemple n'en est que la confirmation extrême; mais aussi : cheval est un autonyme de « [chevaux] », si est l'autonyme de « [s'] », et même orthographe est l'autonyme de « [ortographe] ».

[16] La deixis spatiale directe étant quant à elle manifestée par les termes là et ici (ainsi que par les termes associés celui-ci, celui-là, voici, voilà, etc.).

[17] Dans la théorie hjelmslevienne, en effet, toute classe découle d'une analyse métalinguistique.

[18] Pour prendre un exemple canonique, emprunté au Cours de linguistique générale de Saussure (1916 : 166), dans le cas de « mouton » vs « sheep », une différence de valeur linguistique a pu être établie seulement parce qu'il existe, en anglais, une valeur de contenu « mutton » dont l'équivalent français est également « mouton ».

---

## BIBLIOGRAPHIE :

Andler, Daniel, dir. (1992), *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard, = Folio essais.

Bouquet, Simon (1997), *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris, Payot & Rivages, = Bibliothèque scientifique Payot.

Caputo, Cosimo, Romeo, Galassi, dir. (1985), *Louis Hjelmslev. Linguistica, semiotica, epistemologia. Il Protagora*, XXV, 7/8.

Chomsky, Noam (1968), *Le langage et la pensée*, Paris, Payot, 1970.

— (1980), *Essais sur la forme et le sens*, Paris, Seuil, 1980.

Geeraerts, Dirk (1988), " Grammaire cognitive et sémantique lexicale ", *Communications* , 53, 1991, pp. 17-50.

- Hjelmslev, Louis (1943), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, = Arguments, 1971.
- Hill, Clifford (1991), " Recherches interlinguistiques en orientation spatiale ", *Communications* , 53, pp. 171-207.
- Itkonen, Esa (1978), *Grammatical Theory and Metascience*, Amsterdams, Benjamins.
- Langacker, Ronald (1987), " Noms et verbes ", *Communications* , 53, 1991, pp. 103-153.
- (1987b), *Foundations of Cognitive Grammar, 1. Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford U.P.
- Ouellet, Pierre (1989), " Lingua ex machina. Le statut de la "langue" dans les modèles cognitivistes ", *Semiotica* , 77-1/3, pp. 213-223.
- Rasmussen, Michael, dir. (1993), *Louis Hjelmslev et la sémiotique contemporaine. Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, 24.
- Rastier, François (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, P.U.F., = Formes sémiotiques.
- (1993), " Le sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie ", *Histoire Épistémologie Langage*, 15/1, pp. 153-187.
- (1994), " Sur l'immanentisme en sémantique ", *Cahiers de linguistique française*, 15, pp.325-335.
- (1996), " Pour une sémantique des textes. Questions d'épistémologie " in Rastier (dir.), *Textes et sens*, Paris, Didier, pp. 9-35.
- (1997), " Les fondations de la sémiotique et le problème du texte. Questions sur les *Prolégomènes* " in Zinna, Alessandro (dir.) *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols.
- Récanati, François (1979), *La transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*, Paris, Seuil, = L'ordre philosophique.
- Saussure, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Lausanne, Paris, Payot.
- Sperber, Dan (1992), " Les sciences cognitives, les sciences sociales et le matérialisme ", in Andler (dir.), *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard, Folio essais, pp. 397-420.
- Vandeloise, Claude (1991), " Présentation " & " Autonomie du langage et cognition ", *Sémantique cognitive. Communications* 53, Paris, Seuil, pp. 3-7; 69-101.
- Winters, Margaret (1991), " Subjonctif et réseau ", *Communications* , 53, pp. 155-169.
- Zinna, Alessandro (1993), " La glossématique entre théorie et objet " in Rasmussen, Michael (dir.), *Louis Hjelmslev et la sémiotique contemporaine. Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, 24, pp. 173-193.

---

**Vous pouvez adresser vos commentaires et suggestions à :** [Semir.Badir@ulg.ac.be](mailto:Semir.Badir@ulg.ac.be)

© **Texto!** juillet 1999 pour l'édition électronique.

**Référence bibliographique :** BADIR, Sémir. Immanence et cognitivisme. Un débat épistémologique autour de la sémantique cognitive. *Texto !* juillet 1999 [en ligne]. Disponible sur : <[http://www.revue-texto.net/Inedits/Badir/Badir\\_Immanence.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Badir/Badir_Immanence.html)>. (Consultée le ...).

